

## ÉDITORIAL

### La science et la charité, même combat ?

Dans le débat officiel sur l'illettrisme, on n'entend s'exprimer que deux courants : le courant scientifique et le courant caritatif. Loin de se tourner le dos, ces deux courants se complètent et s'annulent au point zéro de la bonne conscience... et de l'inefficacité.

La quête du "plus de science" fonctionne comme une machine à médicaliser l'illettrisme. Ainsi lors des récentes journées organisées par le G.P.L.I., a-t-on parlé dix fois, vingt fois, de diagnostic et de remède, de handicap et de quotient intellectuel, d'anomalies hémisphériques et de données neurologiques... Certes, personne ne songe à brocarder la démarche qui consiste à s'arracher, grâce à une méthodologie indiscutable, au simple constat des faits, mais, de là à l'enserrer dans les mailles du discours de la vérité scientifique pour mieux le faire échapper à l'analyse sociopolitique, il y a un pas que nos chercheurs ont tendance à franchir. De quoi est faite leur démarche ? Sous le biais "d'approfondir et de développer la recherche sur les causes et sur les remèdes" (parle-t-on autrement dans les C.H.U. ?), la plupart des travaux actuellement conduits sous un habillage scientifique se proposent, en fait, d'agir selon une même séquence :

1. définir l'illettrisme,
2. identifier les illettrés,
3. traiter les illettrés,
4. préserver les autres de toute intervention.

Ainsi, tout tourne autour d'une même exigence : trancher entre le normal et le pathologique. Se demander qui est illettré et qui ne l'est pas, c'est (presque) se demander qui est malade et qui ne l'est pas. On en vient à imaginer qu'un jour prochain on nous annoncera - sans rire - que le virus de l'illettrisme est enfin isolé ! S'il est une voie en impasse, c'est bien celle qui nous conduirait à poser le problème de l'illettrisme comme on pose celui d'une épidémie, en terme de cordon sanitaire et qu'on en vienne à reproduire le schéma d'une formation spécifique pour public adulte spécifique, sur le modèle de ce que l'école a inventé lorsqu'elle a conçu une éducation spécialisée pour ses enfants "spéciaux".

Le courant caritatif procède - apparemment - d'une autre analyse. Produit-il d'autres effets ? Ce qui est vécu là comme moralement inacceptable, c'est l'exclusion de quelques-uns du bien-être général. Comme la pauvreté, l'illettrisme se caractérise par le manque. Là ou ailleurs, il existe quelque chose - la capacité de lire - ici, c'est le vide. À l'évidence de ce déficit, de cette absence, fait écho la nécessité d'une autre distribution, moins injuste celle-là. Il ne s'agit pas de faire en sorte que lecteurs et non lecteurs produisent ensemble un autre sens social, mais de mieux partager le capital déjà constitué. Que les nantis donnent (rendent ?) aux oubliés (par hasard ?) ce qu'ils n'ont pas et le mal aura commencé à être réparé. On entend alors parler de partage du savoir, dans la dignité. Comment ne pas en accepter l'augure ? Comment aussi ne pas redouter le leurre de ces pratiques "solidaires" qui - en fait - ne transforment que ceux qui reçoivent, jamais ceux qui donnent ? Lorsqu'est proclamée la nécessité d'une "valorisation de

la personne" s'opère un glissement vers le psychologique qui permet de contourner la dimension sociale de la question. Accidenté de l'histoire, d'une histoire supposée neutre, l'illettré aurait en quelque sorte intériorisé ses manques au point de dresser entre le monde et lui un mur, le "mur de la honte" à l'abri duquel il vivrait. Le valoriser, ce serait le libérer de cette honte, de l'extérieur. Par la charité ?

Ainsi, ce que les deux courants ont en commun, c'est de transférer sur l'illettré lui-même la responsabilité de ce qu'il vit. L'absence de savoir ne résulterait pas, dans l'un et l'autre cas, d'une absence de pouvoir, elle serait le signe d'un déficit originel. Ce ne serait donc pas faute de posséder un statut d'acteur social que le non-lecteur se détournerait de l'écrit, ce serait parce qu'il lui manque quelque chose que la science - ou la solidarité - pourrait lui apporter.

Il faut se résoudre à cette évidence : vouloir vraiment que le nombre des lecteurs augmente, c'est vouloir d'abord une transformation effective du statut des non-lecteurs tant il est vrai qu'être lecteur, c'est être acteur.

L'AFL